

L'émigration, l'éloignement du foyer commun, des besoins nouveaux, des climats différents, en modifiant le caractère, le tempérament, les habitudes des émigrés, ont également exercé leur influence sur le langage, modifié la dérivation des radicaux, simplifié ou appauvri le parler, ou conquis des éléments nouveaux. Et encore, sur ce point, devons-nous dire que les éléments organiques par lesquels les langues indo-européennes paraissent se différencier entre elles, peuvent presque tous philologiquement se rattacher au sanscrit.

Quant aux formes qui leur sont communes à toutes, nous ne faisons qu'énoncer une vérité vulgaire, en affirmant qu'elles dérivent de la langue sacrée des Indous.

Nous allons voir, en examinant le mécanisme du sanscrit, qu'il n'est nul besoin d'aller chercher ailleurs l'ancêtre des langues iraniennes et de tous les parlars indo-européens. Cette étude nous permettra d'affirmer cette vérité linguistique avec des arguments plus concluants encore.

CHAPITRE II

LE SANSKRIT LANGUE MÈRE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES. MÉCANISME DE CETTE LANGUE.

Il n'existe pas, croyons-nous, en dehors des ouvrages spéciaux de grammaire, d'exposé simple et logique du mécanisme de la langue sanscrite.

C'est par cette langue merveilleuse que parlaient nos ancêtres que nous sont parvenues nos traditions, que se sont formés nos idiomes. Qui donc songeait, il y a moins d'un siècle, qu'il faudrait aller chercher sur les rives du Gange, les traces de nos ancêtres? Qui donc croyait que l'Inde avait été le grand foyer de la civilisation antique?

Que de richesses ne nous reste-t-il pas à exhumer?

Et encore aujourd'hui, nombre d'esprits, sceptiques ou superficiels, nourris de la Grèce dans nos écoles spéciales, reviennent d'Athènes en soutenant cet anachronisme, que la civilisation indoue n'est qu'un reflet de la civilisation hellénique.

Pour un peu on leur ferait soutenir que le sanscrit est né du grec.

Que d'injures n'avons-nous pas reçues, pour avoir osé soutenir depuis dix ans, que l'école d'Athènes avait fait son temps, et qu'il fallait la remplacer par une école indoue à Pondichéry!

En face des attaques passionnées, que nous avons eues à supporter de la part des partisans des vieux systèmes, pour avoir proclamé que la lumière nous venait de l'Inde, c'est une bonne fortune pour nous de pouvoir présenter à nos lecteurs, l'opinion de deux des orientalistes les plus distingués de ce temps-ci¹; opinion qui, nous ne craignons pas de le dire, résume la doctrine que nous avons suivie dans tous nos travaux.

« C'est incontestablement à l'Orient qu'appartient l'honneur d'avoir commencé l'œuvre du perfectionnement humain. Tout s'y trouve, depuis les premières formules religieuses jusqu'aux premières évolutions des sciences, des lettres et des arts...

1. Max Grazia et Jules David.

« L'Orient enfante la civilisation que les Phéniciens apportent en Grèce et les Grecs à Rome. Au moment où la Grèce perdait, sous Alexandre, sa force productive avec sa liberté, Rome, exclusivement politique et conquérante, n'avait aucune des aptitudes nécessaires à conserver et à développer les traditions orientales. Il fallait qu'un autre foyer vînt luire quelque part. Alors, sur une langue de terre presque inhabitée, entre la Méditerranée et le lac Maréotis, fut bâtie Alexandrie, au moment où son fondateur, par ses conquêtes en Asie, lui ouvrait des contrées mystérieuses et immenses, dont elle était destinée à conserver les traditions intellectuelles, par une double fusion d'idées, entre l'Orient et la Grèce d'abord, entre le monde ancien et le monde nouveau.

« Il y a cent ans... l'extrême Orient nous était presque inconnu. L'Inde, particulièrement, n'était pour nous que l'empire du mystère, du fantastique, de l'impossible. Nous n'en savions quelque chose que par les Grecs, les Arabes, les Persans, conquérants ou voisins intéressés à ne représenter leurs rivaux que sous les couleurs qui leur convenaient. Voltaire avait pris la compilation propagandiste d'un missionnaire catholique, pour un extrait réel des livres sacrés des Brahmes. On n'entrevoyait l'Inde qu'à travers les songes des docteurs musulmans; on ne

connaissait *ni ses origines qui sont les nôtres*, ni ses théogonies parmi lesquelles tous les peuples antiques ont cherché des idées et puisé des croyances. *Le sanscrit, clef de tant de mystères*, est une découverte moderne.

« Ce n'est pas qu'on ait eu primitivement, le soupçon d'une langue et d'une littérature religieuse et philosophique, dont les prêtres seuls se réservaient la connaissance; mais sans grammaire et sans lexique de cette langue, on ne pouvait que conjecturer ses richesses. Tout était ténèbres alors, dans ce monde voilé, sinon éteint, dans ce passé dérobé aux yeux profanes par l'inquiétude jalouse des Brahmes.

« Le soupçon qu'on en avait, tenait plutôt du rêve que de la réalité, et comme tout mystère il avait sa légende. On prétendait que saint François-Xavier possédant miraculeusement le don des langues, avait appris d'un ange le sanscrit¹, pour réfuter les doctrines brahmaniques, mais sans pouvoir en transmettre la connaissance. On disait qu'un jésuite, Robert Nobili², s'était fait brahme pour connaître les arcanes religieux de l'Inde; mais que découvert et dévoilé, il avait subi des persécutions ingénieuse-

1. Cette ridicule légende se trouve débitée tout au long et sérieusement dans les premières Annales de la propagation de la foi.

2. Même source.

ment féroces, et qu'on lui avait arraché les yeux pour qu'il ne pût avancer davantage dans une étude essentiellement secrète. D'autres missionnaires, sans approfondir cette langue mystérieuse, en constatèrent l'importance; le père Pons, par exemple, fit au père Dubalde un rapport assez exact des richesses sanscrites et des traditions védiques¹; et Anquetil Duperron, en traduisant du persan les *Oupanichads*, ne nous fit connaître que les commentaires et non le texte des *Védas*. On savait depuis longtemps que les Arabes de Bagdad et les sultans Gaznévides avaient fait traduire des poèmes et des théologies indiennes; mais, se méfiant avec raison du choix et du jugement mahométans, on s'en rapportait peu à ces traductions expurgées par le fanatisme.

« Tout restait donc à faire lorsque la conquête des Indes, par une nation policée et curieuse, éveilla l'intérêt des savants, et suscita leurs investigations. Les Anglais plus persévérants que nous, et plus à même d'ailleurs par leur établissement définitif sur les bords du Gange, de s'informer des mœurs et de l'esprit de leurs tributaires, s'enquirent des langues qu'on parlait autour d'eux, le pâli ancien idiome, le

1. Ce rapport fut tenu secret, comme tout ce qui touchait à l'Inde, les missionnaires ne se sont vantés de connaître la littérature de ce pays que quand la science eut forcé la porte.

pracrit dialecte vulgaire, le sanscrit, langue hiératique et littéraire. Ils étudièrent surtout ce dernier, ils se firent initier à ses œuvres innombrables en littérature et en théologie; demandèrent à plusieurs brahmes un abrégé de leur code religieux et civil, se procurèrent des manuscrits, entreprirent des dictionnaires, réunirent des savants laïques et religieux et fondèrent avec eux la Société asiatique de Calcutta.

« William Jones avait donné l'impulsion. Colbrook la suivit et la dépassa. Grâce à sa liaison avec un de ces brahmes, curieux et intelligent, qui voulait à la fois s'instruire dans l'histoire de nos idées, et dévoiler les sources des siennes, Colbrook put pénétrer la philosophie et la religion de ce grand peuple. C'est donc à Colbrook et à son digne imitateur, Ram-mohun-roé, que nous devons le premier ouvrage sérieux sur les philosophies théocratiques de l'Inde. Une fois cette grande phase de l'humanité dévoilée, l'érudition et la science se précipitèrent à sa conquête. Les manuscrits védiques abondèrent en Europe. Rosen rectifia les textes; Langlois, Wilson les traduisirent; Lassen, Weber les classèrent; Eugène Burnouf élucida les travaux antérieurs; d'autres, de plus en plus nombreux les suivirent, et un monde fut découvert, non moins nouveau que l'Amérique de Christophe Colomb.

« Maîtres désormais de textes véritables, en possession de lexiques, de grammaires, de commentaires et de gloses qui pouvaient guider et assurer leur marche, une foule d'hommes studieux se plongèrent à l'envi sur cet océan de définitions, de dissertations, de scholies, de poèmes, amplifications d'où émergèrent bientôt, grâce à leurs persévérants efforts, une société tout entière, et divers cultes successifs. Que découvriames-nous tour à tour? Des traditions sacrées, formulées sous les rythmes de l'hymne, reproduites oralement pendant des temps indéterminés, puis transcrits sur des feuilles de palmier plus de douze siècles avant notre ère.

« Puis une religion officielle, le brahmanisme, des lois religieuses, le *Code de Manou*, des épopées sacrées, le *Ramayana*, le *Mahābhārata*; plusieurs systèmes philosophiques, le *Sankya*, le *Nyaja*, le *Védanta*; des schismes nombreux, des individualités athéistes; des légendes théocratiques, les *Pouranas*; des traditions historiques, les *Itihasas*; des commentaires pratiques, les *Brahmanas*; des recensions sacerdotales, les *Samhitas*; des résumés liturgiques les *Soutras*; des leçons religieuses, les *Oupanichads*; une encyclopédie officielle, les *Sastras*, et, enfin une réforme d'abord victorieuse et ensuite vaincue, le bouddhisme, inextricable confusion de vérités ou d'erreurs, d'utopies et de systèmes, de réalités et de rêves,

sans date, sans chronologie, sans fil conducteur.

« Ce n'est que plus tard, et au fur et à mesure du classement des formes différentes de la pensée humaine, qu'on pourra passer en revue tous les produits de l'inspiration indoue. »

Nous devons ajouter que la moisson qui reste à faire dépassera toutes les espérances, car on n'a encore interrogé que le nord de l'Inde, pays constamment envahi par les Arabes et les Mongols qui se sont appliqués à détruire les Livres sacrés, les croyances, les monuments, tandis que le sud a échappé constamment aux effets directs de l'invasion et a conservé dans toute leur pureté les traditions des premiers âges. Et c'est précisément dans ces traditions du sud, que nous nous sommes appliqué jusqu'à ce jour, à étudier les produits de l'inspiration indoue...

Après avoir repoussé l'hypothèse d'une langue indo-européenne commune, plus ancienne que le sanscrit, il nous paraît utile, avant de nous occuper des différents idiomes dérivés de la langue des Védas, d'étudier d'abord le mécanisme de ce merveilleux instrument de la pensée, d'où sont sortis tous les autres, et de montrer qu'à lui seul il contient toutes les formes linguistiques qui ont donné naissance aux divers langages indo-européens.

MÉCANISME DU SANSKRIT.

Le sanscrit possède 14 voyelles, 34 consonnes et 4 signes simples.

Il est bien difficile de rendre avec nos lettres exactement le son que les Indous attachent aux leurs. Malgré les efforts de tous les grammairiens, on n'est parvenu qu'à une gamme très-imparfaite, pour quiconque a reçu la prononciation sanscrite de la bouche même des brâhmes. Nous avons donné dans « *les Fils de Dieu* » un tableau des lettres et de la prononciation, que nous ne renouvellerons pas ici, notre but n'étant pas de faire une grammaire, mais un exposé des principes généraux de la langue, suffisant pour prouver que ces derniers ont passé tout entiers dans la grammaire générale des langues indo-européennes.

Les lettres se divisent en brèves, longues, composées, diphthongues ou doubles voyelles et semi-voyelles.

D'après la nature des inflexions de la voix qui les produisent, elles sont gutturales, palatales, dentales, labiales, cérébrales, sifflantes et aspirées.

Les règles d'euphonie sont innombrables en sanscrit. Pour n'en citer que quelques-unes à titre

d'exemple : lorsqu'un mot est terminé par a, à, et qu'il se rencontre avec un autre mot commençant par a ou à, la lettre du mot rencontré s'élide non-seulement dans la prononciation, mais même dans l'écriture, ainsi les deux mots suivants *Rama* et *Anoud-jaa* s'écrivent *Ramanoudjaa*.

L'élision se fait également lorsque la voyelle finale est brève, et l'initiale longue. La longue l'emporte, ainsi *souroupa* et *ānandaa* s'écrivent *souroupānandaa*.

Quand la finale est *a* et l'initiale *i*, les deux lettres se changent en *e* ; ainsi *Deva* et *Indra* s'écrivent *Devendra*.

Si la finale est *a* et l'initiale *ou*, les deux lettres deviennent *o*, ainsi *ganda* et *oudakam*, s'écrivent *gandodakam*.

La finale *a* et l'initiale *re* (*re* est voyelle en sanscrit) se changent en *r* muet. *Christna* et *reddii* s'écrivent *christnarddii*.

La finale *a* et l'initiale *le* (*le* est voyelle en sanscrit, ou du moins le son de cette voyelle sanscrite comme celui de *re* ne peuvent être rendus par nos lettres sans le secours de la consonne *l*), se changent en *l* muet. *Tava* et *lekarāa*, s'écrivent *Tavalkarāa*.

La finale *a* et l'initiale *e* se changent en *āi*. *Tava* et *escha* s'écrivent *Tavāišcha*.

Nous nous bornons à ces règles de la finale *a*, se rencontrant avec d'autres voyelles. Les treize autres

voyelles ont chacune leurs règles particulières d'élision et de changement.

Puis chaque voyelle en face des consonnes, et les consonnes entre elles sont également soumises à de nombreuses règles d'euphonie.

Ce n'est pas tout : les exceptions presque aussi nombreuses que les règles, viennent encore compliquer ce système, et si l'on ajoute à cela que les mots sanscrits s'écrivent avec leurs élisions, leurs changements euphoniques, à la suite les uns des autres, sans aucune séparation, comme dans l'exemple suivant :

Navismayêtatapasavadêdistwâcanânritam,

Qui doit se décomposer et se lire ainsi :

Na vismâyêta tapasa, vadêd istwâ ca nânritam.

(Qu'il ne s'enorgueillisse pas de ses austérités, et qu'après avoir sacrifié il fuie le mensonge). Si l'on ajoute encore que les 54 lettres ne s'écrivent guère à l'état simple qu'au commencement des mots, et que ces lettres se combinent de façon à former des disyllabes, des trisyllabes et même des quatrissyllabes en un seul signe composé :

On comprendra qu'on ait pu dire, sans que cette

opinion soit trop paradoxale, que pour lire le sanscrit il fallait *d'abord* connaître la langue.

En donnant à cette pensée vraie au fond, une tournure plus exacte en apparence, nous dirons que quand on est capable de lire couramment tous les manuscrits sanscrits, on sait la langue.

Les rares grammairiens européens, hommes de profonde science du reste, n'ont pas abordé l'étude logique et raisonnée de ces difficultés ; ils semblent n'avoir écrit que pour ceux qui, connaissant déjà la langue, n'avaient par conséquent pas besoin de grammaire.

Aussi défions-nous tout érudit qui voudra étudier le sanscrit en dehors des cours du collège de France, que l'on ne peut pas suivre, quand on habite la province par exemple, d'arriver à lire les manuscrits sanscrits, après avoir étudié les deux ou trois seules grammaires qui existent.

Un véritable dictionnaire des lettres, des signes composés et de leur transformation logique, est de toute nécessité pour le débutant, et nous saisissons l'occasion d'annoncer aux lecteurs qui nous ont écrit, pour nous demander comment ils pourraient étudier seuls le sanscrit, que nous publierons bientôt un dictionnaire de ces signes composés, avec l'explication logique de leur formation.

L'écriture sanscrite est syllabique et non alpha-

bétique comme la nôtre, de là, la nécessité pour l'étudiant de savoir décomposer les éléments dont se composent les syllabes représentées par un seul caractère pour pouvoir les lire.

Dans l'écriture du Nord adoptée par les facultés d'Europe, chaque caractère devanâgari représente au plus une ou deux syllabes, mais dans le Devanâgari du Sud, un seul caractère peut représenter deux, trois et quatre syllabes, ce qui, on le conçoit, ajoute encore à la difficulté.

Le sanscrit appartient à la grande famille des langues à flexion. Ses mots se composent à l'aide des éléments suivants :

La racine,

Le suffixe,

Le préfixe,

La flexion,

Les signes euphoniques, que les grammairiens indous appellent lettres d'accord.

Toutes les langues arrivées à la flexion ont fatalement passé par les deux autres périodes du monosyllabisme et de l'agglutination.

Dans les langues monosyllabiques, tous les mots sont racines, toutes les racines sont invariables et le rôle des mots dépend uniquement de leur place dans la construction de la phrase.

Les langues agglutinantes sont celles qui parviennent à sortir de la première période d'enfance. Dans cette forme, deux racines s'unissent pour composer un mot; l'une reste radicalement invariable, tandis que l'autre devient une simple désinence.

Dans les langues parvenues à la flexion, la racine principale du mot admet l'altération phonique, aussi bien que les racines devenues désinences.

Il suit de là que les racines dans les langues à flexion, représentent tout ce qui s'est conservé intact à travers les âges, de l'état monosyllabique de ces langues, malgré leur marche ascensionnelle vers l'agglutination et la flexion.

La racine, appelée *dâto* par les grammairiens indous, est donc l'élément fixe et invariable du mot, qui a suivi le sanscrit dans toutes les phases de sa marche du monosyllabisme à la flexion. En d'autres termes, en dégageant la racine de tous les mots sanscrits actuels, on arrive à reconstituer une bonne partie du sanscrit monosyllabique des premiers âges. Nous disons une bonne partie, car il a encore quelques racines devenues désinences, qui ont résisté jusqu'à ce jour à l'analyse, qui cherchait à les ramener à la simplicité de leur forme première.

C'est donc dans la forme simple et primitive de la racine qu'il faut aller chercher le sens générique du

mot et le lien général de toute famille de mots.

Une famille de mots comprend tous les mots issus de la même racine; ainsi, par exemple, sous la racine *c'ar*, qui exprime l'idée d'*aller*, de *se mouvoir*, de *parcourir*, viennent se ranger les mots de :

Caranu. — Action d'aller, de marcher, d'errer à l'aventure.

Caranyami. — Je vais, je marche.

Cara. — Qui va, qui se meut, mobile.

Acara. — Immobile (*a* privatif).

Caraka. — Voyageur, émissaire, espion.

Carata. — Oiseau toujours en mouvement, hoche-queue.

Carama. — L'arrivée, la fin du voyage, dernier, final, occident.

Caramabavika. — Qui est arrivé au terme des transmissions terrestres.

C'ari. — Animal qui court (n'importe lequel).

C'arita. — Action accomplie.

C'arisnou. — Qui va et vient.

C'arâ'ara. — Mobile et immobile. (*C'ara*, mobile; *a* privatif, *ac'ara*, immobile.)

Cette racine *c'ar* a donné naissance au grec *καίρω*, au latin *curro*, à l'anglais *car*, au français *char*, *chariot*.

Ce groupe émané d'une seule racine, va nous fournir un exemple des cinq éléments qui, ainsi que nous venons de le dire, concourent en sanscrit à former les mots.

En décomposant les mots *c'ari* et *carisnou*,
Nous trouvons :

C'ar..... racine
I..... flexion
Snou..... suffixe
Acara nous donne l'*a* initial..... préfixe

Et carâcara qui est ici pour

Caraacara nous donne l'élosion

D'un *a* ou à long pour deux *a*

Qui représente l'accord de lettres ou....euphonie.

Il va nous être facile maintenant de définir le rôle de ces éléments, dans la formation du mot.

La racine renferme l'idée générale et est toujours invariable.

La flexion se place à la fin des racines et des mots pour exprimer le temps, le mode, le cas, ainsi que toutes les modifications que l'idée générale peut subir. *C'ari* — racine, *car*, flexion *a*. *Cara* — racine, *car*, flexion *a*. Comme on le voit, la racine *fléchit* par l'adjonction d'un élément, elle est modifiée dans son sens général et devient une expression particulière, un mot.

La flexion a cela de particulier qu'elle ne peut être invariable puisqu'elle exprime la modification de cas, de temps ou de personne.

Le *suffixe* est un élément qui se place à la suite de la racine, qu'elle ait ou non déjà subi la flexion, pour en déterminer l'acception ou la forme définitive. C'est par les suffixes que les noms, verbes, adverbes et autres parties du discours, naissent des racines.

C'est donc à tort que certains grammairiens veulent reconnaître des racines attachées spécialement aux verbes ou aux autres parties du discours. Il n'y a ni racines verbales, ni racines nominales antérieures à toutes les autres formes, elles sont la source originelle d'où découlent les verbes, les noms, les adjectifs.

Ainsi les suffixes déterminent la classe, verbe, nom, etc., dans laquelle doivent être rangés les mots. Ils sont très-nombreux en sanscrit.

En voici quelques-uns des principaux, avec les classes différentes dans lesquelles ils rangent les mots¹.

A bref — forme 1^o des adjectifs qualificatifs. Ex. :
dev-a, divin. 2^o des substantifs issus de

1. E. Burnouf et Leupol.